

Cheal places family poverty within broader sociological and historical perspectives than are usually found in texts on family. The data analyses and interpretations are original and allow the readers to discover facets of the problem of family poverty that are rarely discussed. The Canada—U.S. comparison provides a more sophisticated analysis of the effect of transfer payments, for instance, than could be done with a single national data set. The modernization theories are interesting, but the postmodernist approach is somewhat superfluous in the data chapters. This stems more from the limitations of the approach itself than from the author's analytical skills. The ten chapters are not overly long; they are well written and easy to read despite the sophistication of the ideas and the data presented.

Anne-Marie Ambert  
York University

Yvan Lamonde — *Ni avec eux ni sans eux : le Québec et les États-Unis*, Québec, Nuit blanche éditeur, 1996, 121 p.

Les interrelations entre le Québec et les États-Unis ont donné naissance à une pléthore d'études. Mentionnons entre autres les travaux de Bruno Ramirez, d'Yves Roby et de François Weil sur l'histoire des migrations vers la Nouvelle-Angleterre, de Louis-Georges Harvey sur les influences américaines du discours politique des Patriotes, ou ceux de Jacques Cotnam, Jean Morency et Guido Rousseau sur l'imaginaire littéraire. Avec *Ni avec eux ni sans eux : le Québec et les États-Unis*, la perspective d'Yvan Lamonde relève d'une autre nature, tout en se voulant plus englobante. Au lieu d'une monographie des rapports culturels, à l'instar des collectifs dirigés par Claude Savary ou par Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, l'auteur propose plutôt « une nouvelle lecture de l'histoire culturelle du Québec ». Une histoire multiséculaire d'une société neuve, aux trois dimensions dynamiques, soit celles de « la continuité des relations avec l'extérieur, la remise en perspective de la place des relations entre le Québec et la France et, en corollaire, l'affirmation d'une hybridation plus large et plus complexe, qui intègre tout autant des héritages français, britannique, américain et romain ». L'interprétation de Lamonde suppose « un décentrement sinon un dépaysement », où la France perd les palmes de la préférence, et où les États-Unis font l'objet d'un consentement tacite (p. 7). À travers les discours des élites et les pratiques culturelles de l'ensemble de la population, le présent ouvrage s'intéresse plus particulièrement aux représentations collectives des États-Unis, celles de la France et de l'Angleterre faisant l'objet d'une autre étude (« Le lion, le coq et la fleur de lys : l'Angleterre et la France dans la culture politique du Québec, 1760–1920 » dans Gérard Bouchard et Yvan Lamonde, dir., *La Nation dans tous ses états*, Paris, L'Harmattan, 1997, p. 161–182). Ce faisant, en excluant le volet économique, il explore les facettes historiques et culturelles de l'américanité québécoise, « concept d'ouverture et de mouvance » lié à l'appartenance continentale, que Lamonde distingue de l'américanisation, « processus

d'acculturation par lequel la culture étatsunienne influence et domine la culture autant canadienne que québécoise — et mondiale » (p. 11).

Procédé qui peut surprendre le lecteur plutôt rompu à la sécheresse de l'argumentation scientifique, cette lecture de l'américanité emprunte à la forme rhétorique de l'essai, forme d'une originalité et d'un intérêt certains. Les deux premiers chapitres exposent d'abord les diverses constructions des représentations de la République voisine en suivant la chronologie, étant disposés de part et d'autre d'une date charnière, soit 1896. Ce choix temporel se justifie pleinement, vu les mutations de l'altérité de chaque côté du 45<sup>e</sup> parallèle. Au Sud, après l'échec des Populistes, les idéaux jeffersonniens deviennent obsolètes dans une culture politique américaine où l'exportation du modèle idéologique se fonde foncièrement sur des rapports de dépendance économique. Plus au Nord, la société québécoise se reconfigure sous les impacts de sa deuxième révolution industrielle, celle de l'hydro-électricité, amorcée grâce aux investissements américains. Quant au dernier chapitre, il présente une réflexion sur les « trajectoires d'un consentement » (p. 87–98), un consentement à la fois collectif — la société québécoise face l'acceptation de son américanité — et individuel — celui de l'expérience personnelle de l'auteur. La démarche de l'essai s'avère fructueuse dans la mesure où elle peut concilier herméneutique et heuristique, saisie historique des significations et repères pertinents à d'éventuelles avancées de la connaissance.

Pour mieux jauger sa valeur, aussi importe-t-il de soupeser les apports de cette interprétation quant à leurs capacités de dévoilement, d'appréhension des différents sens des traces du passé. Afin de révéler la construction d'une américanité ambivalente puis irréversible, Lamonde privilégie des moments précis des discours normatifs, des instantanés fixant les opinions des élites maîtrisant la culture de l'écrit. Pertinent pour retracer la genèse des représentations collectives, ces choix font souvent l'économie d'une même approche généalogique parmi les acteurs eux-mêmes, ce qui réduit la portée de l'analyse, en particulier pour les individus ayant des positions équivoques. Par exemple, quoi de plus paradoxal que les membres de la Ligue nationaliste fulminant contre l'américanisation (p. 58–59), mais dont les leaders, les Henri Bourassa, Jules Fournier et Olivar Asselin, apprennent les rudiments de leur métier de journaliste en Nouvelle-Angleterre? Cinglant « américanophobe » en 1913 (p. 59), Asselin a tout de même participé à un des épisodes les plus exacerbés du *jingoism* étatsunien, en s'enrôlant en 1898 dans les troupes d'invasion de Cuba! À la décharge de l'auteur, reconnaissons néanmoins qu'il est ardu d'éviter le survol impressionniste, étant donné l'extrême mouvance de l'objet d'étude. Les rapports d'altérité entre observateur et observé se reconfigurent constamment du fait de leurs échanges respectifs, mais aussi de leurs propres mutations endogènes qui influenceront subséquemment sur les dynamiques interrelationnelles. Ainsi, comme le note Lamonde, l'oeuvre romanesque de James Fenimore Cooper, écrite au cours des années 1820, prend son caractère exemplaire chez Hector Fabre et Octave Crémazie 40 ans plus tard (p. 41–42), au moment où la littérature étatsunienne vit son *American Renaissance* avec les Walt Whitman, Nathaniel Hawthorne et Herman Melville.

Autre élément d'évaluation de la valeur de l'interprétation, l'adéquation relève

de la pertinence avec la réalité empirique du monde. Ici, Lamonde souligne avec justesse la distance entre le prescrit des élites définitrices et la pratique des individus (p. 49). Que ce soit à propos des ambivalentes sympathies républicaines des Patriotes (p. 18–30) ou des discordances entre libéraux et ultramontains sur la vocation américaine de la Nation organique canadienne-française (p. 34–42), l’auteur témoigne d’un louable souci de la contextualisation. Soumises à l’éclairage de l’analyse comparative, des représentations deviennent plus explicites, tel que l’anti-américanisme d’un Pierre Vadeboncoeur ou de *Parti pris* au regard des positions d’Octavio Paz (p. 85–86). Là où la lecture semble moins adéquate, c’est avec la catégorisation des cultures, polarisées entre le peuple, dont les comportements traduisent un métissage à travers l’américanisation des loisirs (p. 56–57) ou l’adoption de nouvelles pratiques de consommation (p. 66–70), et ses élites qui réagissent avec la construction de leurs représentations des États-Unis. Cette dichotomie classificatrice et sa dynamique de stimuli-réponse évacuent une conception moins mécanique de la culture, conçue ici à la manière d’espaces des possibles et de jeux stratégiques, où les acteurs sociaux nouent des interrelations dialogiques d’échange et de métissage mutuels (Robert Darnton, *Le grand massacre des chats*, 1981 et Lawrence W. Levine, *Highbrow/Lowbrow*, 1988). Les représentations d’une Amérique impériale entretenues par Lionel Groulx (p. 65) ne peuvent pleinement se comprendre sans négliger sa propre expérience à l’instar de milliers de ses contemporains, qu’elle relève du quotidien — il possédait entre autres une rutilante automobile américaine! — ou de son émigration — comme vicaire d’une paroisse du Rhode Island en 1905. Sur le point des migrations vers la Nouvelle-Angleterre, d’ailleurs, ce phénomène majeur, à la fois par son importance et sa durée, ne fait l’objet que d’une allusion rapide (p. 43), ce qui s’explique peu dans le cadre d’une étude sur les échanges culturels.

Enfin, par les hypothèses très riches qui souvent le jalonnent, *Ni avec eux ni sans eux* se veut une planche d’appel plutôt qu’un point de chute. La lecture d’Yvan Lamonde comprend son lot de promesses, dont l’annonce suscite d’emblée espoir et attente à l’endroit de l’oeuvre à venir. Souhaitons que son appel généreux au consentement de l’américanité trouve aussi écho parmi les programmes de recherche de la communauté scientifique.

Martin Pâquet  
*Université de Moncton*